L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 24 juillet 1909.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	80	27
Midi.....	88	31
3 P. M.....	88	31
6 P. M.....	88	31

SOMMAIRE.

3me PAGE.
Feuilleton.
4me PAGE.
L'Actualité, Feuilleton,
5me PAGE.
Faits Divers.
6me PAGE.
Enterré vivant, impressions d'un Cataleptique — Les Heures Tragiques.
Les Trois Cadavres de la Gloire Dieu—Les causes célèbres.
Les Coches de Terre, Villégiature d'autrefois.
Cuisine.
8me PAGE.
Poésie.
Mondanités.
Chiffons.
Les Caprices du Langage.
Le Violon de Paganini.

LE MASQUE DE NAPOLEON Ier.

Le fameux masque de Napoléon moulé après sa mort et qui, grâce aux efforts de Mme Olivia Blanchard, vient d'être rendu à la ville de la Nouvelle Orléans, va être reproduit en plâtre ; le privilège en a été donné à cette dame en témoignage d'appréciation des services qu'elle a rendus en l'occasion.

On se rappelle qu'à une visite que fit à la Nouvelle Orléans en 1834 le Dr F. Antommarchi, il offrit à la ville un masque en bronze qui, affirmait-il, avait été moulé sur la première empreinte qu'il prit des traits de l'Empereur, immédiatement après sa mort à Ste-Hélène en 1821.

L'*Abeille* a conservé des renseignements précieux sur la présentation et l'installation subséquente de la relique dans le vieux Cabildo, alors l'Hôtel de Ville, où elle demeura jusqu'au transfert de l'Hôtel de Ville dans une autre partie de la cité. C'est de ce dernier lieu que disparut la relique ; et pendant nombre d'années sa perte fut profondément déplorée par les amis de l'art et des choses antiques à la Nouvelle Orléans.

Ce n'est que tout récemment, on se le rappelera, en février 1909, que le masque fameux fut rendu à la Nouvelle Orléans ; et c'est, nous le répétons, grâce aux efforts de Mme Blanchard qui, ayant trouvé la trace du bronze manquant dès sa disparition de l'Hôtel de Ville jusqu'à nos jours, signala le fait à l'attention du maire et du public dans les colonnes des journaux de la ville. La ville demanda avec insistance que la relique lui fût rendue ; et la restitution ne se fit pas attendre.

Dans ses Mémoires, Antommarchi donne d'intéressants détails, s'ils sont apocyphes, sur sa façon, après plusieurs tentatives, de prendre une empreinte parfaite des traits de l'Empereur. Il prétend qu'une tentative fut faite à Londres par le Dr Burton de s'emparer de son précieux trésor. Ce n'est qu'en 1833 qu'il confia à la maison française Richard et Quesevel le soin de faire le moule en bronze.

Certains historiens n'ont pas ajouté foi au récit d'Antommarchi dit :

Fréderic Masson de l'Académie française, dans son récent travail "Autour de Sainte Hélène, a fait renaître les polémiques qui eurent lieu en 1833 ; et il prétend que c'est le Dr. Burton, le médecin anglais qui prit la première empreinte de la face de Napoléon et que Antommarchi ou les Bertrand le lui volèrent.

Quelle que soit la vérité, que ce soit Antommarchi ou Burton qui moula les traits de l'Empereur, il n'en est pas moins vrai que le masque de Napoléon mort est un trésor d'une inestimable valeur.

On a prétendu que Napoléon, lorsqu'il ne voulait pas que l'on devinât ses pensées ou que l'on connût ses intentions, donnait à ses traits l'immobilité d'un masque. Mais la mort a rendu à sa face son expression naturelle et Antommarchi la transmise à la postérité. Rien n'est repoussant dans ce masque, au contraire, c'est une œuvre d'art qui ferait l'ornement d'un bureau, d'une bibliothèque privée ou de la salle d'une institution publique.

Lord Rosebery, parlant d'un livre qu'a publié Antommarchi, dit :

"Il y a un service rendu par Antommarchi qui, à lui seul, rachète toutes les inexactitudes de son livre. Il a pris l'empreinte des traits de Napoléon après sa mort. Il nous fait connaître l'exquise beauté de la figure de l'empereur après que la maladie y eut fait des ravages, remplaçant la passion par la patience et après que la suprême touche de la mort eut rendu sa mort la finesse et la régularité des traits de sa jeunesse. Tous ceux qui le virent après sa mort furent frappés de la transformation. Comme il était beau ! s'exclame l'Anglais.

Que fait donc à la postérité que le mérite du premier moulage revienne à Antommarchi ou à Barton. Laissons ce détail intéresser ceux qui se contentent de savoir que Shakespeare a écrit Macbeth au lieu d'admirer la philosophie profonde et les beautés de style du chef-d'œuvre.

La reproduction en plâtre du fameux bronze qui est exposé au Musée de l'Etat de la Louisiane, rue Carondelet, a été confiée à M. Pietro Ghilioni. On en peut déjà voir plusieurs exemplaires au studio de l'artiste, rue du Camp.

Le Congrès anti-alcoolique.

Londres, 24 juillet — Le 12me Congrès international anti-alcoolique, qui était en session depuis quelques jours à Londres, s'est ajourné cet après-midi.

Les membres du Congrès ont accepté l'invitation de la reine Wilhelmina de Hollande de tenir leur prochaine assemblée à La Haye, en 1911.

Le tour du monde parlementaire.

Il est des personnes ingénues qui s'imaginent, lorsqu'elles pénètrent pour la première fois dans le "temple des lois", assister à un vaste travail en commun pour le bien du pays et l'intérêt général écrit, un chroniqueur parisien. L'illusion commence à s'envoler lorsqu'elles voient tel député—ou tel sénateur— ranger devant lui, en ordre de bataille, comme un enfant des soldats de plomb, une ribambelle de bulletins qu'il introduit en bloc dans l'urne verte que lui présente un huissier à chaîne d'argent. Cet insigne veut dire sans doute que l'huissier est esclave de sa fonction. Beaucoup de nos parlementaires ne le sont pas de leurs devoirs, puisqu'ils chargent un ami politique de voter en leur lieu et place pendant qu'ils courent la prétentaine.

La Chambre française va, suivant les vraisemblances, mettre fin à cet abus en adoptant la proposition de M. Lasies, qui poursuit depuis douze ans, avec une inlassable ténacité, l'établissement du vote personnel pour les demandes de crédit, le budget, les impôts et les validations.

Il est donc actuel et peut-être assez curieux d'examiner ce qui se passe dans les autres Parlements, de comparer leurs divers modes de votation et de faire un voyage rapide autour des Chambres étrangères : le tour du monde parlementaire en un peu plus de quatre-vingts lignes.

Partout, de Londres à Pétersbourg, de Vienne à Tokio, d'Athènes à Washington, nous trouvons, pour les premières épreuves ou les affaires courantes, le vote par "assis et levé". Je n'en dirais rien s'il n'y avait quelque intérêt à rappeler qu'il est, comme presque toutes choses—et l'on en trouvera plus loin un autre exemple—d'origine française. Il fut introduit, le 3 juin 1789, aux Etats-Généraux par Bailly, comme moyen de sortir d'une longue discussion sur une adresse à envoyer au Roi. Les débats se traînant dans une confusion inextricable, Bailly proposa "de se lever tour à tour pour adopter le texte ou pour le rejeter". L'idée parut tellement ingénieuse que presque tout le monde se mit debout. Telle est l'origine de ce mode de votation au sein des assemblées délibérantes. On voit qu'il a fait son chemin dans le monde.

Si notre "assis et levé" figure dans le règlement de toutes les assemblées, il n'en va pas de même pour l'attirail compliqué de nos pointages suivis de plus ou moins sincères rectifications. Partout, le vote est personnel. Nulle part, il n'est permis d'insérer en un récipient fallacieux les bulletins des "honorables" qui font la Chambre buissonnière.

L'Angleterre, patrie classique du parlementarisme, a la satisfaction de voir ses vieilles coutumes adoptées comme règle presque générale. S'il y a doute à "l'assis et levé" ou dès que la question est d'importance, les députés sortent de la salle des séances. En rentrant, ils défilent un par un sous le contrôle d'un secrétaire et c'est sous son œil vigilant qu'ils déposent dans l'urne leur bulletin. A la Chambre des lords comme à celle des Communes, les membres présents sont tenus de voter. Autrement, ils seraient en état de désobéissance aux ordres du speaker et frappés de peines réglementaires.

A Berlin, la manœuvre se fait, comme toutes choses en Allemagne, militairement. Lorsque les membres du Reichstag quittent la salle, les portes sont fermées, sauf deux. Sur un coup de cloche du président, la rentrée s'opère en ordre rigide. Les secrétaires comptent à haute voix les rentrants.

Au Reichsrath autrichien, on reste en séance, mais il est procédé à l'appel nominal, et, en vertu de l'article 17 de la loi du 20 décembre 1867, tous les députés doivent exercer personnellement leur droit de vote.

Des variantes, bien entendu, se sont introduites selon le goût ou le tempérament des assemblées, mais sans modifier le fonds commun. Si en Belgique, en Hollande, en Espagne, en Italie, en Grèce, comme au Storthing norvégien et au Rikstag suédois, nous retrouvons l'appel nominal, la forme du vote obligatoire se modifie. Très sévère à Londres, nous l'avons vu, elle s'adoucit à Bruxelles, où l'abstenant est simplement invité par le président "à faire connaître les motifs qui l'engagent à ne pas prendre part au vote". En Suisse, au Conseil des Etats, aucun membre n'est même "tenu de voter".

A Madrid, pour l'appel nominal, les députés doivent donner leurs noms dans l'ordre où ils sont assis. Une bonne idée, que nous pourrions emprunter à la Hollande : on dresse chaque jour une liste de présence, et un secrétaire tire au sort un numéro de la liste par où il doit commencer l'appel.

Nous voyons une méthode analogue à la Diète japonaise.

Les députés y sont appelés nominativement et doivent, pour exprimer leur vote, répondre par "oui" ou par "non".

A la Douma russe, on pratique la sortie et la rentrée suivant le système anglais. Il est rare que l'on ait recours aux bulletins avec inscription personnelle.

En ce qui concerne le dernier né des Parlements, celui de Constantinople, il n'a pas encore, à ma connaissance, de règlement bien fixe. Il paraît avoir, jusqu'ici, délibéré trop souvent au bruit de la fusillade et sous la pression des baïonnettes ; son système de votation a dû se ressentir de ce tumulte guerrier peu favorable à la liberté des discussions parlementaires.

Théâtre de l'Opéra.

Nous avons, autant qu'il nous était possible, tenu le public au courant des faits et gestes de M. Layolle, le prochain directeur du théâtre de l'Opéra de notre ville, en publiant aussitôt qu'il nous était donné connaissance de l'engagement d'un sujet, quelques notes biographiques sur celui ci.

Voici la liste de tous les engagements conclus jusqu'à ce jour :

Fort ténor, Escalaïs, de l'Opéra.
Ténor demi-caractère, Zocchi, de l'Opéra Comique.
1er ténor léger, Nuibo, de l'Opéra Comique.
Baryton d'opéra comique, Cladal, des Folies Dramatiques.
2ème baryton, Coulon.
Basse chantante, Cargue, du Trianon Lyrique.
2me basse, Lacombe.
Trial, Saint Clair.
2me comique, Grévin.
Régisseur général, Bertin, du théâtre des Arts de Rouen.
1er chef d'orchestre, Cartanac, du casino d'Enghien les Bains.
2me chef, Bonafous.
Falcon, Mme Grippon, du théâtre des Arts de Rouen.
1ère chanteuse légère, Rolland, de l'Opéra Comique.
Chanteuse légère de Gd. Opéra, Cahuzac du Grand Théâtre de Bordeaux.
2me Dugazon, Allar.
Mère Dugazon, A. Méa.

L'ambassade de France à Berlin.

Les périodes de tension entre le Reichstag et le chancelier, comme celle que traverse l'Allemagne, sont des périodes de repos pour l'ambassade de Berlin. Les échanges de notes avec la "Wilhelmstrasse" chôment. Les difficultés intérieures font oublier les passes d'armes extérieures. Nos diplomates retombent dans la vie monotone et grise de leur quartier lointain, écrit un chroniqueur parisien.

On s'y croit en province. Un vieil hôtel du Marais à deux étages mansardés, avec corps de logis en retrait flanqué de pavillons, le tout assez récemment remis à neuf, c'est le portrait flatté de notre ambassade de la "Pariserplatz". Reléguée à l'extrémité du boulevard-promenade "Unter den Linden", Sous les Tilleuls, planté de quatre rangées de ces arbres, qui commence à la place de l'Opéra et occupe le centre de la ville, elle confine à la porte de Brandebourg. Celle-ci, assez semblable en grand à notre arc du Carrousel, ferme l'un des côtés de la place de Paris. Les cinq baies de cet hypogée romain, où passent voitures et piétons, sont surmontées d'un char de la Victoire en cuivre laminé de Rauch. Victoire voyageuse, emportée par Napoléon en 1806, rapportée par Blücher en 1814. Les extrêmes de guerre et de paix, l'arc triomphal, l'ambassade se touchent.

Parades, revues, troupes en marche militaire, régiments en service commandé, arsenal en face du musée avec des canons en batterie, maisons en briques et carreaux de plâtre alignés comme des fantassins, tout, à l'arrivée, claironne aux oreilles du pauvre diplomate, à la vague tenue de sous-préfet, trop brodée d'or, qu'il n'est qu'un simple artisan de protocoles. "Togo cedat armis !" lui crie Bellone du haut de son char. Les fifres d'une "Gigel March" amusée lui sifflent l'ironie latente des choses.

Au lendemain de 1870, le comte Gontaut-Biron, l'ambassadeur français, ressentit le contre-coup de ce déploiement d'architecture et de mœurs belliqueuses. "C'est un général, dit-il, qu'il eût fallu nommer !" A la chancellerie, on eut un moment d'émoi. Bismarck allait-il imposer la langue du jeune empire victorieux comme langue diplomatique ? Ne venait-il pas de lancer, tel qu'un ballon d'essai, sa première dépêche en allemand à Saint-Pétersbourg ? Gortschakoff trouva le joint de la situation. Il répondit par quatre pages de dépêches....en russe, que Bismarck comprit.

M. de Gontaut-Biron se ressaisit vite. Ses deux filles aînées, Mlles Marie et Elisabeth, épousèrent, l'une un Talleyrand-Périgord, second fils du duc de Dino, naturalisé Prussien et officier de landwehr ; l'autre un Liechtenstein, d'une branche cadette des princes médiatisés en Autriche. La haute société lui fit fête. La Cour l'accabla de gracieusetés. Son personnel fut choyé. "Diese Franzose sind so niedlich so schicklich !" Ces Français sont si gentils, si comme il faut ! disait alors la belle comtesse von H..., l'étoile de première grandeur, la Julie Récamier des salons berlinois. Le châtelain de Navailles était, on le sait, l'un de ces parfaits gentilshommes qu'apprécie la "Wilhelm-trasse" et pour lesquels les aristocratiques façons du "Schloss", qui préféraient les trois étoiles, s'efforcent d'être accueillantes.

Avec le comte de Saint-Vallier d'aspect plus froid, M. Herbette moins averti de l'état d'esprit officiel, le marquis de Noailles peu communicatif, M. Bihourd moins mondain, les relations de la "Pariser platz" se resserrèrent. Les incidents de frontière, le boulangisme, l'alliance russe, l'Affaire....puis l'Entente cordiale, le "tour de valse" italien, le geste de Tanger, la francophobie de von Holstein amenèrent des pointes de friction. Sous une outrance de courtoisie, le "Schloss" dégusait mal le fond de sa pensée : "Ces diplomates sont des civils....ces secrétaires, des pékins !" M. du Gontaut avait vu juste. Un général eût été "persona grata à la Pariser platz."

Sans cesse nos officiers supérieurs en mission, tel le général de Lacroix, furent l'objet d'attentions spéciales. C'était, hier encore, le colonel marquis de La Guiche, gendre du prince Auguste d'Arenberg, qui détenait le record des amabilités impériales. Depuis le colonel de Sesmaisons, que l'Empereur appelait parfois dans ses promenades à cheval au "Thiergarten", rarement nos attachés militaires jouirent d'une meilleure faveur. Faveur méritée dont M. Jules Cambon, en retrait de l'astre aux effluves électriques, recevait sans déplaisir les chocs en retour réconfortants. Chercher à plaire plus il est difficile de plaire, est le fond de la vie diplomatique à Berlin, où le tour pittoresque, instructif, moral et matériel de la capitale exige peu de temps.

Quand le diplomate a déjeuné au Borchardt, illustré par les agapes du conseiller-rapporteur von Holstein, "der Austern liebhaber," l'amateur d'huîtres "K'adderadatsch," il est fixé sur la cuisine allemande. Quand il s'est employé à découvrir dans quel sens coule la Sprée, qu'il a vu le "National Denkmal," obélisque en fonte de belle tournure avec ses douze statues de victoires—un peu cherchées—de la guerre de 1813-1815, il sait qu'à part la butte du "Kreuzberg," où il s'élève, la plaine qui enveloppe Berlin est tellement plate qu'à peine ses eaux s'écoulent. Quand à l'Opéra il a admiré l'éclectisme de la direction, l'orchestre, le talent des artistes, il constate que les Prussiens goûtent notre musique autant que nos dilettantes celle de Wagner, et, dans la culture française, cette monnaie courante de l'esprit, qui, chez nous, passe inaperçue, tant nous la prodiguons. Quand il a été présenté, il voit que tous sont en tenue ou uniforme de Cour. L'habit noir est pour les maîtres d'hôtel. Avec le café-concert Kroll, où tiennent 5,000 dîneurs, il retrouve l'esprit populaire gouailleur des capitales.

Mais quand, laissant de côté les raideurs d'étiquette, les politesses exagérées, la manière forte du caractère germanique alternant avec les protestations de bon vouloir, il a pénétré l'état d'âme et de race des classes dirigeantes, il voit plus loin. Sous ces uniformes sanglés, ces casquettes plates à visière courte, ces attitudes figées, ces grands pas inélégants montés comme sur échasses, ces silhouettes hautes et maigres ; chez ces officiers et fonctionnaires militarisés, dans ces apparences de caporalisme intellectuel qui sont la discipline, il reconnaît le profond sentiment de la patrie. Jalouse de nos vieux lauriers, couronnes qui fanent à la grille des tombeaux ? Non pas. Amour de leur Allemagne, qu'ils veulent la plus grande Allemagne, à prix d'argent cherché dans de nouveaux impôts. Patriotisme jeune et mousseux comme leur bière.

Et lorsqu'au delà des vitres du rapide, pris à la "Friedrichstrasse," qui l'amène en congé, les pays d'outre-Rhin sans paysages filent, changeants et ternes, sous ses regards distraits, le pauvre diplomate, qui songe à la "douce France", souhaite d'y trouver le même patriotisme, et de s'y réchauffer, et d'y laisser son caractère d'emprunt.

OPERA FRANÇAIS.

Mlle RACHELE FABRIS

1ere Danseuse Etoile

Une des plus brillantes élèves de la Scala de Milan

Après avoir débuté, avec un succès éclatant, au théâtre Costanzi de Rome ; après avoir triomphé à Saint-Pétersbourg, Mlle Fabris revient comme étoile au théâtre de la Scala, où elle devient bientôt l'idole du public. Séduite par les offres brillantes de la direction de l'Opéra de Monte-Carlo, qui lui fait un véritable pont d'or, la brillante artiste quitte l'Italie et, pendant trois saisons consécutives, est l'étoile acclamée de ce théâtre où défilent, chaque année, toutes les célébrités artistiques du monde entier.

C'est à l'Opéra de Monte-Carlo que M. Layolle, qui ne recule devant aucun sacrifice, vient d'engager la célèbre ballerine.

Grande, svelte, d'une beauté fine et distinguée, d'une légèreté de sylphide, Mlle Fabris sera bientôt l'idole des abonnés et du public de notre Opéra Français.

AU MAROC.

Tanger, 24 juillet—Des dépêches parvenues ce matin de Fez annoncent que la situation de Moulai Hafid, s'améliore.

Les rapports précédents représentaient le sultan comme virtuellement prisonnier dans sa capitale.

Depuis lors plusieurs vizirs ont prêté le serment d'obéissance à Moulai Hafid et de nombreuses tribus rebelles sont disposées à implorer son pardon.

Moulai El Rebir, frère de Hafid, qui a été proclamé sultan de Zemur, est toujours campé dans cette ville à la tête de ses troupes. Il aurait manifesté l'intention de s'emparer par la force de Mequinez.

—:o:—

Les russes en France.

Paris, 24 juillet—M. Jean Jaurès, le leader socialiste, a publiquement averti le gouvernement français, aujourd'hui, qu'il avait de bonnes raisons de croire que le docteur Dubrovine, président de la Ligue du Peuple russe, avait envoyé des émissaires à Paris, avec mission d'assassiner M. Bourtseff, un terroriste russe exilé.

C'est ce même Bourtseff qui récemment a dévoilé aux autorités françaises la véritable identité du général Harting, chef de la police politique russe à Paris, l'accusant d'être un vulgaire agent provocateur et d'avoir été le principal organisateur du complot visant à faire sauter Alexandre III lors de son dernier voyage en France.

Ces accusations ont été reconnues fondées par les autorités françaises, auxquelles l'avertissement a été donné juste à temps pour empêcher la promotion du général Harting au rang d'officier de la Légion d'Honneur.

MEILLEURE SANTE

vous aurez si vous le voulez, en faisant usage du Bitters qui seul, vous permettra d'opérer un réel changement. Il a été à l'épreuve pendant 50 ans et n'échouera pas dans votre cas. Que les personnes malades, se procurent une bouteille de

HOSTETTER'S STOMACH BITTERS

aujourd'hui et commencent à se délivrer leur santé. On le prend pour Fièvre-froide, Algrème, Vomissements, Indigestion, Dyspepsie, Constipation, Crampes, Diarrhée et Malaria, Fièvre et Frissons. Le véritable a notre Timbre Privé sur le col de la bouteille.

---

rentrera après-demain, à trois heures de l'après-midi, dans son château de Royaumont.

"Voici les ordres qu'il envoie à ce sujet à madame Bourriane et à ses fils...."

Suivaient les instruction du vieillard.

Les ordres ! !

Car, cette fois, il était bien redevenu le maître. La levée de l'interdiction, la légitimation de Rose, avaient rendu facile et rapide la révocation de la donation autrefois consentie par Croix-Vitré à ses neveux.

Puisqu'il y avait une héritière légitime, la donation devenait nulle.

Oui, le maître, enfin, incontesté !

Le surlendemain, après déjeuner, Croix-Vitré dit à sa fille en souriant :

—Habillez vous coquettement, mademoiselle, faites-vous très belle....

—Où allons nous ?

—Nous rentrons à Royaumont !

Il faisait un temps superbe. Le ciel était d'un bleu très pur, sans un seul flocon de nuage et déjà la chaleur était forte. On sentait les approches de l'été.

Vers deux heures, en se conformant aux ordres qu'ils avaient reçus, Laurent et Michel envoyaient une calèche attelée de quatre chevaux à la maison des Dornak.

Et cette calèche était parée d'énormes gerbes de fleurs.

Rose-Lison y monta, puis le comte.

Et la voiture prit le chemin de Mon Royaume.

Croix-Vitré avait voulu pour sa fille, cette entrée triomphante et royale.

Le long de la route, une foule de paysans et de paysannes faisaient la haie pour saluer la gentille petite comtesse.

Les hommes envoyaient des coups de chapeau, les femmes des baisers.

Et Lison, émue jusqu'aux larmes, ne cessait de répéter :

—Je suis des vôtres... Je suis votre amie, toujours.... toujours.....

Vers la dernière terrasse, celle du bord de l'eau, un spectacle magique commença. D'après les ordres de Croix-Vitré, la route, comme les terrasses, comme le château tout entier, disparaissaient littéralement sous des jonchées de fleurs. Les chevaux trottaient sur des fleurs ; les roues de la calèche en fonçaient dans des monceaux de fleurs. Sur toute la longée des terrasses, des fleurs ; à toutes les fenêtres du château, des fleurs, et, au pied du château, des avenues de fleurs....

Le vieillard était grave et heureux.

Lison pleurait de joie.

Dornak et Louise les attendaient, sur la première terrasse.

Lison chercha partout Ciboulot. Son cœur se serra : Ciboulot avait disparu.

Avec Louise et avec Dornak, Henriot était venu, tout à l'heure, pour assister à cette rentrée triomphale et, au dernier moment, quand ils étaient sur le point de pénétrer au château, les Dornak avaient perdu leur fils.

Ciboulot avait redescendu la côte et il était allé grimper sur un des peupliers de la rive d'où il suivit, pendant quelques minutes, le trajet de la calèche qui, parmi les fleurs montait vers Royaumont.

Puis, quand la calèche fut devenue invisible, il s'enfuit dans les bois, il alla confier son chagrin aux grands arbres, ses vieux amis, et comme une légère brise venait de se lever, les grands arbres semblèrent soupirer avec lui et compatir à sa peine.

Il erra toute la journée en forêt, sans savoir où il allait, parfois se couchant sur la mousse, afin de rêver plus à son aise, puis, se redressant, et se mettant à courir, comme pour échapper, au contraire, à ses rêves.

A Royaumont, Nathalie et ses fils avaient reçu le comte de Croix Vitré.

Oh ! ils faisaient contre fortune bon cœur—bon visage à mauvais jeu—les deux frères... Le matin, après avoir exécuté les ordres de leur oncle, ils avaient déclaré à Nathalie qu'ils ne se sentaient pas le courage d'attendre et d'assister au spectacle qui se préparait.

Puis, tout près de prendre la fuite, ils avaient hésité.

Où aller ? que faire ? Ruine et néant, voilà ce qu'ils trouveraient devant eux.

Ils eurent peur.... Croix Vitré était leur suprême ressource.... N'avaient ils point l'espérance qu'il oublierait, devant leur repentir et leur remords ?

La crainte et la rage au cœur, ils étaient donc restés.

Ils balbutièrent quelques paroles de tendresse à Croix Vitré.

Ils voulurent embrasser les doigts de Lison.

Croix-Vitré les écouta s'embarrasser dans leurs protestations et leurs mensonges.

Après quoi il répliqua, avec une indifférence redoutable :

—C'est bien, c'est bien.... Je n'ai jamais douté de votre affection !.... La vue d'un malade, d'un paralytique, n'est pas joyeuse... et je comprends que vous l'ayez éloigné de chez vous....

Quant à Lison, elle ne tendit pas sa main, pour répondre à l'avance des deux frères.

Et Nathalie, qui, voyait, qui devinait, gardait un éternel sourire de triomphe.

Ah ! ils étaient punis, ses fils, punis cruellement !....

Trop orgueilleuse et trop intelligente pour s'abaisser à des protestations envers Croix-Vitré, elle garda une attitude correcte, résignée et humble.

On la sentait soumise, et prête à subir le châtiment.

Au château, pendant les jours qui suivirent cette fête, ce fut une existence étrange, toute d'attente, de fièvre et d'anxiété, pour Nathalie et ses fils.

En apparence, rien ne fut changé. La présence de Lison même ne modifiait en rien les souvenirs de la vie d'autrefois. On eût dit que rien ne s'était passé des derniers événements, et, s'il n'eût pas manqué Suzanne, on aurait pu croire à un mauvais rêve. Seulement, les frères et Nathalie évitaient autant que possible tout contact avec le vieillard. Ce n'était pas toujours facile, car le comte semblait, chose étrange ! rechercher, de parti pris, leur présence....

Parfois, Michel et Laurent échangeaient leurs craintes.

—A quoi pense-t-il ? Que veut-il ?

—J'essaye de comprendre, comme toi.....

—Il est impossible qu'il veuille nous garder auprès de lui.... Nous ne lui sommes utiles à rien .... Et.... il y a eu trop de choses entre nous.....

—Je pense comme toi... alors, il se réserve.....

—Pourquoi ?

—Quelque idée terrible.... peut-être....

—Moi, j'ai peur

—J'ai peur aussi....

Ils tentèrent d'interroger Nathalie. Peut être avait-elle eu vent de quelque chose !

Son lourd regard ironique s'appesantit sur chacun de ses fils.

—Vous n'êtes pas rassurés, à ce que je vois ?

—Nous vous l'avouons.

—Il est certain que mon frère rêve notre punition .... Mais quelle sera-t-elle ? Faites comme moi, mes fils, mes bon fils.... Résignez vous et attendez ...

Il prirent sur eux de se faire tendres avec Croix-Vitré, obséquieux et bassement attentifs et serviles avec Rose-Lison.

Croix-Vitré admit leurs tendresses comme la chose la plus naturelle du monde.

N'était-il pas naturel, pour un oncle, d'être aimé et comblé d'attentions par deux neveux qui n'en étaient plus, depuis longtemps, à compter les bienfaits qu'ils avaient reçus ?....

Seule, Lison ne pouvait vaincre sa répugnance devant eux. Elle n'était pas habituée à feindre et ces deux hommes lui inspiraient épouvante et dégoût.

Un matin, en dépliant son courrier, le comte trouva une lettre qui parut lui causer une vive satisfaction.

Elle disait simplement ceci :

"Monsieur,

"Le logement dont vous nous avez parlé est libre à partir du 8 juillet prochain, petit terme. Vous pourrez donc l'occuper ou le faire occuper, à partir de cette époque, suivant conventions passées entre nous...."

On était aux derniers jours de juin.

Croix-Vitré fit venir Nathalie :

—Ma sœur, vous avez dû réfléchir que notre vie commune, après des événements aussi douloureux, serait bien difficile et nous rappellerait trop de tristesse....

—Oui, je l'ai pensé comme vous, mon frère, et je ne me fais pas d'illusions.... Je suis donc prête à subir votre volonté....

—Et vos fils ?

—Je ne suis plus, depuis longtemps, la confidente de mes fils, mais je crois pouvoir dire qu'eux, non plus, ne gardent que fort peu d'illusions sur les sentiments qui vous animent à leur égard.

—C'est bien, dit Croix-Vitré, vous êtes donc dans l'état d'esprit que je souhaitais. Veuillez vous préparer, vous et mes neveux, à quitter Royaumont dans une dizaine de jours....

—Soit.

Et comme Nathalie demeurait silencieuse :

—Vous ne me demandez pas où je vous envoie ?

—Non. Tout me trouvera désormais indifférente.

—Du reste, je vous accompagnerai.... Ma seule recommandation est la suivante : Je vous ordonne, à eux comme à vous, de ne rien emporter de Royaumont, que les objets qui vous sont strictement personnels....

La suite à dimanche prochain.